

Stéphane Soulier

30 millions d'amis

Briançon, le 13 mars 1938

La nature est pure. C'est la civilisation qui a perverti l'homme. Le retour à la vie sauvage est la seule voie vers le bonheur. En ce vingtième siècle, l'homme s'est enfermé dans un confort qui l'éloigne des vraies valeurs ! A ma petite échelle, je me fais fort de rappeler aux habitants de Briançon que la nature doit être respectée.

Je suis né en 1888 à Briançon. Mon père était fermier et ma mère lavandière. Je n'eus malheureusement pas le loisir de la connaître puisqu'elle mourut en me donnant naissance. J'étais son premier et unique enfant. Je pense que mon père me garda un grief éternel pour la mort de sa bien-aimée. Ainsi, durant mon enfance, nos relations restèrent toujours très froides. Je les qualifierais presque de professionnelles puisqu'il me demanda très vite de l'aider à la ferme pour des tâches parfois épuisantes pour le petit garçon que j'étais.

*C'est à cause de cette accumulation de fatigue (et aussi parfois parce que mon père avait une tâche plus importante à me confier) que je manquais régulièrement les cours dispensés à l'école communale. A vrai dire, j'avais également assez peu de goût pour les études, mes passions étaient autres mais j'aborderai ce sujet plus tard. Mes piètres performances scolaires me valurent non seulement les brimades de l'instituteur mais également les moqueries des autres garnements de la classe menés par le plus doué d'entre eux : **Auguste Andrieux**. Il me coûte de reconnaître que le garçon dégageait une certaine aura et que la plèbe le suivait allègrement lorsqu'il se moquait de moi. Il avait notamment trouvé en **Philippe Pélissier** un acolyte dévoué, un ami qu'il devait garder toute sa vie. Je souffrais beaucoup des brimades de mes petits camarades. Je ne pouvais compter que sur le soutien d'un seul homme : le père **Ornetti**, l'abbé de Briançon, qui me faisait rester seul après les leçons de catéchisme pour s'enquérir des dernières facéties des autres garçons et les sermonner. J'appréciais beaucoup son soutien. Les animaux sont parfois cruels entre eux : dans les meutes, les loups les plus faibles sont mis à mort par les plus forts. Certes, mais cela est fait sans cruauté, sans mesquinerie, tout le contraire d'Andrieux. C'est dans ces moqueries que naquit la haine réciproque qui me lie à cet homme depuis presque cinquante ans. Cela commença par un cartable rempli de bouses de vache par mes soins, cela se poursuivit par une punaise sur ma chaise. Les années passèrent, les coups devinrent plus tortueux mais perdurèrent par delà les ans.*

Si les études ne me passionnaient pas, c'est aussi que le contact avec mes congénères me déplaisait. Sans frère, ni sœur, ni mère, sans véritable camarade et sans relation humaine avec mon père, je trouvais naturellement mes amis parmi les animaux de la ferme. Pour moi, nettoyer les étables, traire les vaches, nourrir les cochons, tout ce que mon père considérait comme des punitions, je l'accomplissais avec joie. J'appréciais tout particulièrement la chaleur des corps des animaux, la douceur soyeuse du museau d'Amarante, notre jument et le regard innocent de Têtu, notre baudet. Mon père, bien que distant, me transmet toutes ses connaissances concernant les animaux. L'un des rares moments où je sentis une once de complicité entre nous fut lors de l'accouchement d'Amarante. J'avais alors sept ans et j'assistais mon père durant toute la nuit pour que le poulain reste en vie. Lors de mes rares moments de détente, je partais seul

dans les bois à la découverte de la nature, je m'intéressais à la faune et la flore locales, je passais des après-midi entiers à quetter, tapi dans les fourrés, les mouvements d'un écureuil, d'une pie ou d'un chamois. Certes, ces escapades n'améliorait en rien mes relations sociales mais elles m'apportaient le repos et la quiétude loin des bassesses de ceux qui m'entouraient.

En 1901, c'est lors d'une de ces ballades solitaires que se produisit un événement qui allait bouleverser toute ma vie. Nous étions alors au cœur d'un hiver extrêmement rigoureux. Un épais manteau de neige avait envahi les sous-bois de la vallée et je m'amusais à suivre péniblement les traces d'un lapin sauvage lorsque j'entendis au loin des cris que je n'arrivais pas à identifier. Je me targuais pourtant de connaître tous les animaux de la forêt environnante. Abandonnant mon cher lapin, je bifurquais en direction des sons. Après quelques minutes de marche, les sons s'atténuèrent mais j'entendais à présent un son bien plus reconnaissable : des pleurs de nourrisson ! Le bruit provenait d'une caverne creusée au pied d'une falaise. N'écoutant que mon courage (et ma curiosité), je pénétrai à l'intérieur où régnait une forte odeur animale que je ne reconnus point. Je trouvai recroquevillé dans un coin un bambin en pleurs. C'était une fille et la petite médaille de baptême qu'elle portait autour du poignet me fournit son nom : **Florence Faure**. Ce patronyme ne m'était pas inconnu : j'avais en effet entendu parler en ville de la disparition de l'enfant d'un couple de bourgeois en villégiature dans la région, les Faure. Je m'emparai de l'enfant et me dirigeai alors vers la sortie. C'est là que je tombai nez à nez avec une créature velue, simiesque et de petite taille qui prit ses jambes à son cou en me voyant. La créature ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu jusqu'alors ni dans la nature, ni dans les manuels de zoologie de la bibliothèque, les seuls ouvrages à trouver grâce à mes yeux. De retour au village, je rendis la petite au poste de gendarmerie. Je gardai secrète l'existence de la créature, bien décidé à en apprendre plus par moi-même. . .

Dès la semaine suivante, j'étais en poste devant la caverne, discrètement tapi et quettant le retour de la bête. Ce ne fut qu'au bout de deux longs mois de planque et alors même que je perdais espoir qu'elle reparut. Mais m'ayant sans doute repéré, elle s'enfuit une fois de plus. Suivant ses traces, je parvins aux abords d'une autre caverne située à une altitude bien plus élevée où vivait apparemment une harde de telles créatures. Ce fut là que je poursuivis mes observations jusqu'à la fin de l'hiver. Quand les beaux jours revinrent, les bêtes quittèrent ce lieu. Ce fut l'été le plus long de ma vie. Je piaffais d'impatience de revoir la neige sur notre vallée et de savoir si les créatures reviendraient. Je trompais le temps en menant des études sur les légendes de la région. J'y trouvais dans des récits moyenâgeux des descriptions correspondant à mes observations : de petits êtres appelés « carcaris » par les paysans locaux descendaient parfois dans la vallée durant l'hiver pour chaparder du pain, des poules ou même des vêtements. Lorsque enfin l'hiver revint, j'étais prêt à poursuivre mes observations et ainsi se déroulèrent tous les hivers de mon adolescence. D'année en année, de quet en traque, je me rapprochais peu à peu de mon sujet d'étude. Mon premier succès vint par hasard : une jeune bête me surprit dans mon fourré et avec l'innocence de la jeunesse, s'approcha de moi. Je compris que l'odeur de mon sandwich n'était pas étrangère à son intérêt. Je lui lançai donc ma nourriture qui fut bien vite engloutie après quelques vagues hésitations. Durant mon adolescence, je passais donc le plus clair de mon temps en compagnie de ces bêtes. Petit à petit, je pus m'intégrer au groupe et vers ma majorité, j'arrivais même à entretenir une communication sommaire avec mes nouveaux protégés. Je leur attribuais même des noms en fonction des sons qu'ils émettaient le plus régulièrement : il y avait notamment Kra, le mâle dominant, celui qui mit le plus de temps à m'accepter, la favorite reçut le sobriquet de Houee. Le petit jeune, lui, fut nommé Scrouic. . . Durant toutes ces années, je gardais le silence sur le but de mes escapades et faisais tout pour cacher l'existence des carcaris. Je compris qu'en hiver, pour chasser, ils devaient descendre dans la vallée et risquaient d'être vus. Je m'arrangeais alors pour leur fournir de la nourriture afin d'assurer leur sécurité.

En 1908, alors que j'avais vingt ans, mon père décéda. Me rendant chez le notaire, je n'étais pas préparé à la surprise qui m'attendait. Certes, la ferme était une belle propriété mais je pensais que c'était là le seul bien qui me reviendrait. Le notaire me tendit alors une lettre de mon père. Il m'y expliquait que suite au sauvetage de Florence Faure, il avait reçu une forte somme de ses parents pour le remercier. Il plaça alors ce pactole qui, dix ans plus tard, avait pris une valeur colossale. Dans la lettre, il s'excusait également de sa froideur et me conseillait d'utiliser cet argent afin d'entreprendre des études de vétérinaire puisque les bêtes me passionnaient tant. Je sentis qu'il était de mon devoir d'obéir à ce que je considérais comme une dernière volonté. Je poursuivis donc ces études, laissant la gestion de la ferme à mon oncle.

En 1914, j'obtins mon diplôme. C'est alors que les événements internationaux me rattrapèrent : je fus en effet réquisitionné pour aller combattre dans les tranchées où je vécus quatre années affreuses qui me firent perdre mes dernières illusions sur la valeur de l'humanité. Par chance, j'échappais à la mort durant toutes ces années et je gravis la hiérarchie militaire jusqu'au grade d'adjudant. En janvier 1918, j'eus la surprise de voir arriver dans ma section mes deux vieux ennemis, Pélissier et Andrieux. Le premier était resté au grade de soldat depuis le début du conflit. Le second venait tout juste de rejoindre l'enfer des tranchées. Je pris beaucoup de plaisir à leur mener la vie dure mais Auguste quitta la tranchée au bout d'un mois seulement, suite à une blessure à la main. Je m'acharnai alors sur son compère. Mais tout cela prit fin le 13 mars, date fatidique qui est restée gravée dans la mémoire de bien des Briançonnais.

Nous étions alors positionnés dans la tranchée du Moulin de Belleville-sur-Meuse. Depuis un mois, je fréquentais une jeune fille que j'avais rencontré dans un bar, en retrait des tranchées. Bien des donzelles venaient ainsi à proximité des combats soutenir le moral des soldats. Par le passé, j'avais déjà goûté à leurs charmes mais contrairement aux autres, ma petite *Clara* eut le béguin illico. Elle me supplia de désertir pour la rejoindre, son père saurait me cacher et me donner de quoi vivre. Son discours me semblait peu crédible mais la semaine suivante, après nos ébats, elle me montra une valise remplie de billets, somme censée nous permettre de refaire notre vie ailleurs. Elle me dit même qu'il y avait là assez pour me permettre de fuir avec quelques compagnons d'infortune et me pria de la tenir au courant de mes intentions. L'argent et le corps de Clara étaient des arguments tentants mais je savais le sort qui était réservé aux déserteurs. Le jeu était risqué mais l'occasion de quitter cet enfer était trop belle. J'acceptai donc l'idée de Clara. Une nuit sur deux, je montai la garde dans ma section de tranchée avec une troupe de trois hommes : *Favier*, *Domont* et Pélissier. Je savais que les deux premiers nourrissaient depuis longtemps des projets de désertion. Pélissier, lui, supportait mal mes brimades mais tenait bon. Jusqu'au jour où il reçut une lettre. Il vint alors me supplier de le laisser regagner Briançon pour quelques jours. Je réunis alors les trois hommes et leur proposai de fuir la tranchée ensemble dans la nuit du 13 mars. Le plan fut adopté.

Ce soir-là, je les laissai partir devant. Puis, seul dans ma section, je me tirai une balle dans la cuisse et m'affalai. Je fus tout surpris de voir les Allemands profiter immédiatement de la brèche dans nos défenses pour lancer une offensive sanglante. Caché dans un trou d'eau, tremblant, j'attendais que les combats cessent. Je survécus et fus conduit à l'infirmerie. J'y dénonçai la désertion de mes trois soldats et les accusai de m'avoir tiré dessus alors que je voulais les retenir. On me promit une médaille militaire et on m'autorisa à regagner Briançon. Avant de partir, je passai par la chambre où Clara et moi batifolions. Elle était absente et la valise avait disparu. Je l'attendais quelques jours, en vain... Depuis cet épisode, je n'ai jamais eu de ses nouvelles. En revanche, je garde encore aujourd'hui une forte claudication, suite à ma blessure.

De retour à Briançon, j'appris que Javier et Domont avaient été arrêtés et condamnés à mort par le tribunal militaire mais que Pélissier avait été acquitté ! Décidément, son compère et lui avaient bien de la chance ! De mon côté, j'eus la joie de retrouver mes chers carcaris. J'exerçai par ailleurs ma toute nouvelle profession de vétérinaire, officiant essentiellement dans les fermes et les bergeries. Il fallait souvent prêter main-forte à de pauvres fermières ayant perdu leur époux à la guerre et se trouvant seules et démunies au moment de faire accoucher leurs brebis. Je dois reconnaître qu'il m'arrivait alors plusieurs fois de remplacer l'époux pour des tâches plus intimes. Par mon travail, je gagnai un certain respect de mes concitoyens même si ma froideur dressait toujours une barrière entre nous.

En 1928, mon ennemi juré, Auguste Andrieux, revint hanter la région. Depuis son départ, il avait fondé une famille : il avait épousé une certaine **Brigitte** et le couple avait eu trois enfants : **Pierre**, l'aîné, **Christian** et **Chérèse** la cadette. L'homme avait quitté Briançon peu avant la guerre pour poursuivre à Paris des études en sciences politiques. Après un poste de conseiller municipal dans une ville dont le nom m'échappe, il revenait briguer la mairie de Briançon, rien de moins ! Le pire fut qu'il parvint à ses fins, bénéficiant du soutien du maire sortant et des relations de sa famille. Il reprit contact avec Philippe Pélissier, son ami d'enfance et l'homme, à présent notaire, devint son adjoint à la mairie. A partir de cette date, les mauvaises blagues d'enfants se transformèrent en combat politique. Ne pouvant lutter avec Andrieux en terme de charisme, je me plaçais toujours en simple soutien de son opposant du moment et à chaque élection, nous échouions. Andrieux acquit ainsi deux mandats jusqu'à aujourd'hui. Les programmes politiques de ce personnage me rebutèrent d'ailleurs tout autant que lui : grisé par la vie urbaine qu'il avait connu pendant ses études, il aspirait à faire de Briançon la métropole des Alpes, faisait tout pour y attirer bon nombre d'entreprises, menait un programme d'urbanisation ambitieux. Tout cela au détriment de la nature de notre belle région. Les usines nouvellement construites empuantissaient l'air de leurs remugles écœurants, les nouveaux lotissements empiétaient sur les bois de la vallée. Sur une suggestion de Pélissier, féru de sports, il fit également ouvrir en 1931 une école de ski située sur les anciennes prairies de pâture du Mont-Revard. Nul doute qu'Andrieux ne manquera pas de se représenter aux prochaines élections de juin. Une fois de plus, je serai face à lui, dans l'ombre et j'espère bien que nous l'emporterons enfin.

Ce combat, mon métier et mes escapades sauvages pour retrouver mes chers carcaris rythmèrent ainsi ma vie jusqu'à ce jour. La communication avec les créatures s'améliorait d'année en année et je peux maintenant m'entretenir avec elles avec force gestes et grognements. Elles connaissent tout de mes combats contre Andrieux et je leur ai transmis la haine du personnage ! Je sais par ailleurs à quel point elles peuvent se montrer redoutables si elles se sentent menacées.

En 1933, un tragique incident vint me prouver que mes chères bêtes n'étaient peut-être aussi à l'abri du monde des hommes que je le croyais. Alors que je leur rendais ma visite hebdomadaire, je tombai à l'entrée de leur caverne sur un corps en fort mauvais état. Le visage était intact : il s'agissait d'un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il portait à la main un couteau et je notai une blessure sur la cuisse de l'ouïe. Ce petit idiot avait dû tomber nez à nez avec elle et pris de panique, l'avait attaquée. Bien mal lui en avait pris puisqu'il l'avait apparemment payé de sa vie. J'eus un accès de colère en pensant au danger que sa mort représentait pour mes protégés et je rouai le cadavre de coups de pieds. Je ne pouvais laisser ce petit sot nuire à la tranquillité des carcaris et je décidai donc de me débarrasser de son corps en le jetant dans une crevasse d'un glacier où la glace le recouvrirait pendant des siècles. Auparavant, je le fouillai sommairement et notai que le garçon s'appelait **Paul Mortgage**. Mais au moment de soulever le corps, je surpris un mouvement un peu plus loin dans les arbres. Quelqu'un m'avait-il vu ? J'incitai mes carcaris à émigrer quelques temps, conscient des recherches qui ne manqueraient pas d'avoir lieu. Ceux-ci ne furent pas découverts, pas plus que le corps et on conclut à la mort du garçon dans un accident de montagne.

En août 1937, je fus appelé chez Madame *Jeanne Ballangrud*, une patineuse artistique originaire de la région et qui avait épousé une vedette : le quadruple champion olympique de biathlon *Duan Ballangrud*. L'homme était absent lors de ma visite. Il advint que la soi-disant maladie de leur chien n'était qu'un prétexte. Jeanne m'avait appelé pour me faire une étrange mais séduisante proposition : elle me parla d'une organisation nommée le Mouvement des Défenseurs des Cimes dont j'avais lu les actions dans les journaux régionaux. Se sentant proche des idées du mouvement, Jeanne avait déjà mené quelques actions disparates dans les environs de Briançon depuis juin. Voyant en moi un possible conspirateur, elle me proposa de la rejoindre afin de mener des actions contre l'équipe municipale d'Andrieux qui personnalisait tout ce que rejetait les Défenseurs. J'acceptai la chose avec joie. Jeanne avait déjà recruté *Jacquot*, un truand notoire qui avait purgé récemment une lourde peine de prison. L'homme avait à sa disposition une petite bande de malandrins qui nous aida pour les plastiquages de différents édifices publics durant les mois qui suivirent.

Pour Noël 1937, j'eus la douleur de perdre mon oncle à qui j'avais confié la gestion de la ferme familiale. N'ayant pas d'autre famille susceptible de reprendre l'exploitation, je me résignai la mort dans l'âme à mettre en vente la maison où j'avais grandi. Heureusement, je trouvais assez vite un acheteur, un certain *Gaëtan Duruiseux*. La vente s'est conclue la semaine dernière devant le notaire *Philippe Pélissier*, à la demande de mon acheteur. Le surlendemain, je reçus une lettre anonyme qui m'affirmait que cette vente tournerait pour moi à une mauvaise farce. Il était également précisé que j'en découvrirai plus en me rendant le 13 mars chez *Auguste Andrieux*. Le 11, au matin, je reçus effectivement une invitation de la part du maire, pour le moins étonnante étant donné nos rapports. J'hésitais entre la curiosité et la méfiance. Après une longue soirée de réflexion, je me décidai à me rendre à la soirée. C'était là une occasion en or de frapper un grand coup contre le Maire.

Ce matin, j'ai rendu visite à mes carcaris. Des expériences précédentes m'ont permis d'observer la puissance extrême des hormones sexuelles de ces bêtes. J'en avais déjà usé il y a quelques années pour posséder charnellement une fermière se refusant à moi. Aussitôt qu'elle eut absorbé les hormones versées dans son verre de lait, elle me sauta littéralement dessus. J'ai donc effectué un prélèvement de cette précieuse substance sur *Houee*. Je compte bien user de ma petite fiole sur la fille d'Andrieux, la jeune et pimpante *Thérèse*, pour l'humilier. De plus, elle n'a pas un physique déplaisant. Par ailleurs, j'ai communiqué à mes carcaris l'emplacement du manoir des Andrieux en leur ordonnant de venir saccager les lieux pendant la soirée. Il me suffira d'ouvrir une fenêtre pour que *Kra* et *Houee* passent à l'action. Je leur ai tout de même recommandé la plus grande discrétion ! Ils devraient agir durant le repas. . .

Pour mon activité au sein des Défenseurs, j'ai eu une mauvaise surprise hier : les explosifs dont j'avais la charge ont pris l'eau ! J'ai aussitôt appris la nouvelle à *Jacquot* qui m'a répondu qu'il gèrerait le problème. Ce matin, j'ai reçu un courrier de sa part m'annonçant que de nouveaux explosifs me seraient livrés au cours de la réception par un nouvel agent qui prendrait contact avec moi en me disant : « Avec toute cette neige, les risques d'avalanche sont grands ». De mon côté, avant de pénétrer dans le château du Maire, j'ai caché dans le parc la minuterie qui, associée aux explosifs que je vais récupérer, devrait nous permettre de faire un joli petit feu d'artifice !

Enfin, j'ai entendu dire que des membres d'une expédition récente dans l'Himalaya seraient présents à la soirée. Il circule de nombreuses rumeurs sur l'existence d'un grand singe nommé yéti dans cette région du monde. J'aimerais beaucoup en apprendre plus sur ce sujet afin de mener de plus amples recherches : peut-être s'agit-il d'un cousin éloigné de mes chers petits ?